

rick  
bass

---

nashville  
chrome



RICK BASS

---

NASHVILLE CHROME

Qui se souvient encore des Brown, « le groupe américain préféré des Beatles » ? Dans les années 50, Maxine, Bonnie et Jim Ed Brown étaient pourtant aussi connus qu'Elvis Presley, qui trouva en eux des compagnons de route et une indéniable source d'inspiration.

*Nashville Chrome* retrace le parcours, romancé, de ce trio atypique : leur enfance à Poplar Creek, dans le sud de l'Arkansas, à proximité de la scierie paternelle dont émanaient les fumées qui ont donné à leurs voix cet éclat soyeux et rauque ; les tournées aux côtés de ceux qui deviendront des grands noms de la musique rock country. Jusqu'au milieu des années 60, le groupe occupe le devant de la scène. Leur étoile pâlit peu à peu et ils se séparent au début des années 70.

À l'image de leurs voix envoûtantes, Rick Bass construit un livre au ton délicat et juste. Au-delà du succès et du déclin de l'harmonie bien tempérée des Brown, se joue quelque chose de plus profond qui rappelle ses grands écrits sur la nature : leurs voix renvoient à l'authenticité d'une ère où les médias et les images ne sont pas encore rois.

# NASHVILLE CHROME

*du même auteur*  
*chez Christian Bourgois éditeur*

PLATTE RIVER  
OIL NOTES  
LE GUET  
DANS LES MONTS LOYAUTÉ  
LÀ OÙ SE TROUVAIT LA MER  
LE CIEL, LES ÉTOILES ET LE MONDE SAUVAGE  
COLTER  
L'ERMITE  
LA DÉCIMATION  
LA VIE DES PIERRES  
LE JOURNAL DES CINQ SAISONS

*du même auteur*  
*dans la collection « Titres »*

PLATTE RIVER

RICK BASS

# NASHVILLE CHROME

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anne RABINOVITCH

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Nashville Chrome*

© 2010 by Rick Bass  
Published by special arrangement  
with Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company  
© Christian Bourgois éditeur, 2012  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-02332-9

*Pour Nicole et Bob*





On dit que si un homme est né dans un certain pays et pas dans un autre, ce n'est pas dû au hasard, que le temps et les saisons qui façonnent une terre façonnent aussi le destin des hommes au sein des générations et sont transmis à leurs enfants, et qu'il n'est guère facile de les appréhender autrement.

CORMAC MCCARTHY,  
*De si jolis chevaux*



## Prologue

Pendant un moment, les enfants – Maxine, Jim Ed, Bonnie – furent trop jeunes pour connaître l'ampleur de leur don, ni même pour savoir que leur vie était dure. Leurs parents avaient toujours été pauvres, mais jamais à un point aussi désespéré. À aucune période de leur existence leurs talents – de chasseurs ou de fermiers, de voyageurs de commerce ou de tailleurs – n'avaient échoué à rassasier les bouches affamées de leur famille. On disait à présent dans le pays que la Grande Dépression était terminée, mais là où ils vivaient, dans l'Arkansas du centre sud, non loin du Mississippi – dans les marais, entre les crêtes dentelées qui dominaient Poplar Creek –, rien n'avait changé. La situation avait été difficile avant la Dépression, puis avait empiré pendant la crise, mais les gens ne remontaient pas encore la pente, même si le peu de nouvelles qui leur parvenait dans les collines indiquait que tout allait mieux.

Floyd et Birdie, les parents des enfants, souffraient encore cruellement de la faim, des privations – se demandant pourquoi ils se trouvaient sur terre, pourquoi on les avait mis au monde.

Mais pendant quelque temps, les frères et sœurs

ne connurent pas ce désespoir. Ils auraient pu l'absorber comme les bancs de brouillard qui s'élevaient du marais certains soirs, ils auraient pu s'en imprégner nuit et jour, il aurait fini par envahir tout leur être, chassant peu à peu la vitalité dont ils avaient hérité à leur naissance : mais pas encore, pas alors. Floyd buvait beaucoup et travaillait plus dur : abattant les chênes et les noyers amers avec des haches et des tronçonneuses, les tirant hors du marais avec des mulets ou, quand les mulets étaient blessés, avec des hommes trop pauvres quelquefois pour s'acheter un peu d'essence pour leurs bulldozers et leurs tracteurs – ainsi leur grignotage des bois paraissait aussi infini-tésimal qu'incessant. On avait l'impression que l'ancienne forêt repoussait au rythme où les bûcherons débitaient les troncs.

Là où ils travaillaient, des coins de ciel se dégageaient brièvement, laissant pénétrer des petites taches de clarté blanche où fougères et orchidées poussaient, fleurissaient et prospéraient un temps fugace jusqu'à ce que la voûte de jeunes rameaux se referme sur ces clairières.

Avant de découvrir leur vocation, les enfants s'asseyaient au bord de la rivière près de l'une de ces trouées et regardaient passer les eaux lentes et boueuses de Poplar Creek. La ville la plus proche, Sparkman, se trouvait à treize kilomètres. À leurs yeux le monde était encore beau, totalement. Ils restaient là sans rien dire, c'étaient leurs derniers jours de liberté avant qu'ils prennent conscience de leur don – un don qu'ils n'avaient pas demandé, ni acquis à force de travail, mais qui leur avait été imposé à la naissance –, et ils attendaient sans doute que les bouf-

## PROLOGUE

fées de désespoir et de misère imprègnent leur peau telle la fumée des chutes de bois qui brûlaient en tas, une fumée bleue suspendue dans des îlots de soleil au milieu des arbres, comme si une grande guerre faisait rage, une guerre dont ils ne savaient rien, qui se déroulait à leur insu.



## L'incendie

Son premier souvenir évoque l'héroïsme et la célébrité, un exploit grandiose, un concert d'acclamations au milieu des ruines.

Âgée de cinq ans, blottie au sein du cocon familial, elle dormait dans la cabane en rondins de son oncle et de sa tante. Les adultes veillaient dans le salon, installés devant la cheminée exposée aux courants d'air. Maxine était couchée sur un matelas en spathes de maïs dans la chambre de derrière, Jim Ed sur une paille et Bonnie dans son berceau. Quand elle ouvrit les yeux, elle vit des pépites or et orangé qui avaient la forme et la taille des étoiles, et plus haut dans le ciel, de vraies étoiles.

L'image s'élargit.

Entraînées par la brise qu'elles suscitaient, les étincelles devinrent des flammes, puis des segments de la toiture en bardeaux de cèdre commencèrent à se recroqueviller et à flotter vers le haut telles des feuilles de papier en feu.

Elle resta allongée et attendit, observant le spectacle.

Quand les premières parcelles incandescentes atterrirent sur son lit, elle s'arracha enfin à sa rêverie, se leva d'un bond, prit Bonnie dans son berceau et Jim Ed sur sa paille, un bébé dans chaque bras, puis

s'élança dans la pièce voisine, un tison fumant dans ses cheveux noirs ébouriffés, fonçant dans le salon comme si elle entrait sur scène, criant un seul mot, *feu*, tous les adultes lui prêtant une attention extrême, le visage empreint de respect, attendant d'en savoir plus.

Ils se précipitèrent tous dehors, dans les bois enneigés, les femmes et les enfants en premier, attrapant des édredons au passage, pendant que les hommes essayaient de lutter contre l'incendie, mais en vain ; la maison avait commencé à brûler par le haut pendant qu'ils jouaient de la musique et cela durait déjà depuis un moment, elle était en train de s'effondrer sur eux, les poutres crépitaient et se désagrégeaient. À la fin ils ne purent sauver que la bible, les fusils, les guitares, les violons, les banjos et les tympanons.

Le chemin comporte de multiples détours où l'on aurait pu regarder en arrière et dire : *Si les choses avaient dégénéré ce soir-là, si elles s'étaient passées autrement – si Maxine n'avait pas fait ceci, si Jim Ed et Bonnie n'avaient pas fait cela – rien de tout ce qui est arrivé après n'aurait jamais eu lieu.*

Une seule fois, avec le recul, il apparut que dès le début une seule route avait été possible, dont la destination et l'issue – l'esclavage de la célébrité – étaient aussi inévitables que les bifurcations infinies.

Que les voix les plus merveilleuses, la plus belle harmonie de la country, soient venues d'un marécage aussi misérable – Poplar Creek, dans l'Arkansas – et que cette gloire ait rejailli sur eux trois, leurs voix s'entrelaçant pour donner au pays précisément ce dont il avait le plus besoin ou qu'il désirait le plus – cet éclat soyeux après tant de dénuement, un son qui prendrait le nom de Nashville Chrome –, tout cela donne



à réfléchir à l'observateur. Leurs voix fabuleuses sont-elles le résultat de leurs propres aspirations, ou d'une triple coïncidence ? Ils étaient au bon endroit au bon moment, et au mauvais endroit au bon moment.

Le feu, élément incontournable de chaque jour de l'enfance. Ils brûlaient du bois dans leur poêle toute l'année, pas seulement pour se chauffer mais pour faire la cuisine et se laver. En automne les feuilles rouges, jaunes et orangées tombaient sur le flot lent et marron du cours d'eau où elles flottaient puis s'amassaient si nombreuses que la rivière même semblait en feu. Et tandis que les hommes grignotaient la forêt, entassant les branches et les brindilles des troncs nouveaux, ils continuaient de brûler les chutes dans de grands bûchers. Dès le début, la fumée donna aux enfants une voix rauque, profonde. Dans les petits villages perdus tout le monde chantait et jouait de la musique, mais les voix des enfants étaient différentes, ensorcelantes, surtout quand ils chantaient les accords. Personne ne pouvait mettre le doigt dessus, mais le charme opérait. Le son fascinait, il avait un effet apaisant. Il guérissait dans l'âme de ceux qui l'entendaient une blessure enfouie, quelle que soit son origine.

Cependant les chanteurs n'éprouvaient aucune régénération de cet ordre. Pour Jim et Bonnie, le son jaillissait simplement sans paraître les toucher, sans les atteindre ni les consoler. Ils pouvaient le prendre et le laisser ; c'était une farce, un tour de magie, un phénomène.

D'où venait-il et, quand ils seront morts, où s'enfuira-t-il ?

## Le pont

L'appel avait dû être lancé au hasard, sur les rives de Poplar Creek, et passer simplement au travers de leur être. Ce devait être un accident de la nature, un phénomène, une mutation de l'histoire. Comme si un ordre supérieur avait décidé de faire d'eux des marionnettes – de les garder prisonniers du don puissant qui s'apprêtait à éclore ; comme si ce don, ce son, jailli à un tournant de la misère, de la faim, de l'indigence, de l'aspiration, s'était métamorphosé ainsi. Aucun travail n'est jamais perdu, et l'attente est en fin de compte récompensée.

Leur père, Floyd Brown, avait un problème d'alcool, on ne pouvait le nier, cela aussi fut sans aucun doute l'un des éléments minimes qui contribuèrent à élaborer leur son, à aiguiser leur capacité à maîtriser et à tempérer leurs voix, chacune s'accordant et s'ajustant aux autres, même pour la note du milieu, chacune des trois voix se lovant sur les deux autres pour créer un son vaporeux, tourbillonnant. Chacun écoutait l'autre avec attention, avec une sensibilité habituée à évaluer rapidement – à la seconde près – l'humeur de Floyd, grâce à des signes infimes. Il avait

déjà perdu une jambe en abattant un arbre et avait une peur terrible de perdre l'autre, mais ce n'était pas pour cela qu'il buvait : il avait commencé bien avant.

Les Brown ne seraient pas les premiers à se forger un nom dans l'ombre d'un parent alcoolique. Mais leur son ne venait pas de Floyd, ni de leur mère, Birdie. Il était si élémentaire qu'il aurait pu venir de n'importe qui.

Bien avant qu'ils soupçonnent l'existence de ce fardeau d'une qualité rare – dont ils étaient destinés à supporter la charge –, le monde les avait préparés à ce voyage, leur enseignant de la manière la plus brutale le chemin que leurs vies allaient prendre.

Un vieux pont de bois enjambait Poplar Creek, à l'endroit où une cuvette rejoignait l'autre. Les Brown vivaient dans l'une, et les bouilleurs de cru clandestins à qui Floyd achetait son whisky, dans l'autre. Pour s'approcher du repaire des contrebandiers il fallait franchir ce pont, aussi aucune visite surprise n'était-elle possible, et seule venait la clientèle régulière.

D'habitude Floyd buvait presque toute sa réserve – parfois jusqu'à la dernière goutte – avant de réunir assez de pièces de monnaie ou d'œufs, ou un chargement de bois de premier choix, pour les troquer contre de l'alcool, puis il traversait le pont afin de s'approvisionner de nouveau. Quand c'était le moment d'y aller, peu lui importait qu'ils soient en train de rentrer de l'église, ou en route pour un concert du samedi soir chez son frère, ou en chemin vers la ville pour faire des courses : quand il avait besoin de whisky, rien d'autre ne comptait.

Ils étaient tous les sept dans la voiture la fois où les Brown furent initiés aux ponts – où la leçon des

ponts s'inscrivit en lettres de feu ineffaçables dans leurs jeunes esprits, dans l'architecture du mythe et de la destinée.

Floyd, qui avait fini tout son whisky, se précipita chez l'un des distillateurs locaux, emmenant toute la famille pour une raison ou une autre. C'était le printemps, la pluie tombait sans interruption depuis une semaine. Les bois étaient trop boueux pour couper des arbres et, de toute manière, il n'avait pas assez de carburant pour faire tourner la scierie. Il avait bu pendant tous ces jours de pluie, jusqu'à la dernière goutte. Quand il arriva au pont et vit qu'il était sous l'eau, cela ne le découragea pas le moins du monde. Il distinguait encore la trace de l'ouvrage sous le flot en crue, les clapotis indiquant son emplacement approximatif ; et avec sa famille toujours entassée dans la Model A, il avança doucement sous les rideaux de pluie. Birdie s'agitant sur le siège avant, la petite Norma dans les bras, Maxine, Jim Ed, Bonnie et Raymond serrés à l'arrière.

La nuit tombait, Floyd fonça, pilotant le véhicule au jugé, les pneus roulant à l'aveuglette sur le bois recouvert par trente centimètres d'une eau frémissante. Au centre, la rivière avait trois mètres cinquante de profondeur. Floyd dit qu'ils devaient traverser maintenant ou jamais, que l'eau allait continuer à monter et que, s'il n'atteignait pas l'autre rive dès à présent, il devrait sans doute attendre une semaine avant de pouvoir franchir le pont.

Il n'était pas même arrivé au milieu quand il perdit le contrôle de la voiture, qui dérapa, fit un demi-tête-à-queue et pencha vers l'aval. Les passagers se déversèrent au-dehors.

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Impression : Normandie Roto Impression S.A.S. à Lonrai  
Dépôt légal : mars 2012. N° 2153 (12-00000)  
*Imprimé en France*

rick  
bass

---

nashville  
chrome

# Nashville Chrome

## Rick Bass



Cette édition électronique du livre  
*Nashville Chrome* de Rick Bass  
a été réalisée le 29 février 2012  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267023305).  
ISBN PDF : 9782267023329.  
Numéro d'édition : 2153.